

SÉMIOLOGIE ET PHILOSOPHIE DU SIGNE**Entretien inédit avec JEAN-MARIE KLINKERBERG**

Réalisé par **Mokhtar ZOUAOUI**
Université de Sidi Bel Abbès
mokh_zouaoui@yahoo.fr



Dans le présent entretien, J.-M. Klinkenberg nous livre sa propre conception de la sémiotique, des rapports qu'entretient celle-ci avec la philosophie du signe, de sa rencontre avec la rhétorique, ainsi que d'autres questions que le lecteur découvrira chemin faisant.

*Jean-Marie Klinkenberg, né le 8 octobre 1944 à Verviers, est un linguiste et sémioticien belge. Professeur à l'université de Liège, Jean-Marie Klinkenberg y enseigne les sciences du langage, et spécialement la sémiotique et la rhétorique, mais aussi les cultures francophones. Il a développé une partie importante de ses travaux rhétoriques et sémiotiques au sein du Groupe μ , équipe interdisciplinaire dont les travaux font autorité. C'est dans ce cadre qu'il a contribué à une réorientation de la sémiotique dans une direction cognitive et sociologique, perspective qui préside aussi à ses travaux sur les cultures périphériques. Il a publié plus de 500 travaux traduits en une quinzaine de langues, depuis *Rhétorique générale* au sein du Groupe μ (1970), jusqu'à *La Langue dans la cité. Vivre et penser l'équité culturelle* (2016) en passant par *La littérature belge. Précis d'histoire sociale* (2005).*

« Il a animé au sein de l'ULG le plus ancien Centre d'études québécoises d'Europe et a fondé le Centre d'études de la littérature belge. Soucieux d'explorer des domaines aussi variés que la linguistique générale et la politique linguistique et culturelle, il a profondément renouvelé notre intelligence des cultures francophones. Il est membre de l'Académie royale de Belgique et, en tant que président du Conseil de la langue française du pays, il veille notamment - en collaboration avec les représentants de la France, du Québec, de la Suisse et de la Communauté Wallonie-Bruxelles - à la lisibilité des communications publiques et privées »¹.



Mokhtar ZOUAOUI (M. Z.) – *Pour vous, la sémiotique se donne la mission d'explorer ce qui est pour les autres disciplines un postulat : le sens. Elle doit donc étudier la signification, décrire ses modes de fonctionnement, et le rapport qu'elle entretient avec la connaissance et l'action. Cette dernière phrase fait penser à la fameuse lettre qu'adressa C. S. Peirce vers la fin de sa vie à Lady Welby et dans laquelle il lui confie, qu'il n'a plus été en son pouvoir, depuis l'âge*

¹ http://www.reflexions.uliege.be/cms/c_22150/fr/klinkenberg-jean-marie

de douze ou de treize ans, d'étudier quoique ce fut si ce n'est comme étude de sémiotique. Sommes-nous là, en dépit des différences épistémologiques, devant une même conception de la sémiotique ?

Jean-Marie KLINKENBERG (J.-M. K.) – Oui, on peut dire que le constat de départ est le même chez tous les sémioticiens : si, comme le disait Paul Watzlawick, « on ne peut pas ne pas communiquer », à fortiori on ne peut pas ne pas signifier ! Et on ne peut pas ne pas interpréter. C'est cette pulsion productrice du sens, qui semble bien être une des propriétés du vivant qui a tôt préoccupé Peirce. Et elle interpelle, je crois, tous les sémioticiens, qui ne peuvent pas ne pas la voir se manifester partout et à chaque instant.

Mais ce constat posé, les sémioticiens peuvent s'intéresser à cette pulsion de deux manières (de sorte que les traditions sémiotiques se répartissent en au moins deux catégories). Il y a ceux qui s'intéressent au « comment », et qui mettront dès lors au point de soigneuses procédures de description des énoncés sémiotiques, et ceux qui s'intéressent au « pourquoi ». La plupart des courants de la sémiotique européenne sont davantage allés du côté du « comment ». Dans *Du sens* (1970), Algirdas-Julien Greimas, un des maîtres de la sémiotique au XX^e siècle, observait : « On peut dire que les progrès de la sémiotique, dans ces derniers temps, consistent pour l'essentiel dans l'élaboration de son champ de manœuvre, dans l'exploration plus poussée des possibilités stratégiques de l'appréhension de la signification. Sans qu'on sache rien de plus sur la nature du sens, on a appris à mieux connaître où il se manifeste et comment il se transforme. »

En ce qui me concerne, et la remarque vaut aussi pour le Groupe μ , je suis également parti de la préoccupation du « comment » mais je suis progressivement passé à la question du « pourquoi ». Mon ambition est donc d'en savoir plus sur la nature du sens, qui restait si mystérieuse pour Greimas : savoir comment le sens se transforme, non plus au long d'un énoncé, mais dans le grand texte de l'univers et dans le grand texte social. Il y a donc deux sémiotiques : celle du comment et celle du pourquoi. Au fond, cette deuxième sémiotique-là entend répondre à la question – et ici je paraphrase la formule célèbre de Gottfried Wilhelm Leibniz – : « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? ». Ici encore, les réponses données peuvent être assez différenciées. Le pragmatisme de Peirce, par exemple, est encore habité par un certain spiritualisme, qui marque aussi certains courants européens, que l'on pourrait qualifier de platoniciens ; d'un autre côté, les connaissances scientifiques de l'époque sur le fonctionnement de l'esprit n'étaient pas celles dont on dispose aujourd'hui, avec les neurosciences. Il me semble qu'il a place aujourd'hui pour une sémiotique matérialiste, qui opérerait sa jonction avec les sciences de la nature.

M. Z. — *En parlant précisément de cette omniprésence des manifestations du sens, vous dites dans Précis de sémiotique générale (Seuil, 1996, p 15.) : « Il s'agissait en effet à chaque instant de cesser de regarder les choses avec l'œil de l'habitude ». Peut-on, selon vous, opposer sens commun et sens sémiotique ? Sous quels angles peut-on considérer cette opposition quand il s'agit d'une philosophie du signe ?*

J.-M. K. — La phrase que vous pointez renvoie à l'état d'éveil qui doit être celui de tout scientifique : celui-ci doit toujours s'étonner, même et surtout des choses qui semblent aller de soi : que les pommes tombent, que le soleil se lève tous les jours et que notre cœur batte... La tâche du sémioticien n'est pas différente de celle du physicien ou du physiologiste : il lui revient, à lui, de s'étonner qu'un trait tracé à l'encre sur du papier, où il laisse subsister plus de vides que de pleins, soit censé renvoyer à un objet du monde ; de s'étonner que nous discrétions de petites portions d'un continuum physique (un petit empan de longueur d'ondes) pour y tailler des formes qui, combinées, permettront d'à peu près tout communiquer ; de s'étonner que les relations entre la fréquence des unités et la richesse de leur contenu sémantique obéissent à des lois statistiques régulières, etc. Et il lui revient, passé cet étonnement, de trouver des moyens d'expliquer ces choses sur lesquelles l'homme de la rue — cet homme de la rue que le chercheur est aussi — ne s'interroge pas, puisqu'il les manipule dans l'immédiat de ses intérêts quotidiens.

Dans cette tâche, le sémioticien rencontre le sens commun : ce dernier se manifeste dans les croyances, les pratiques populaires, ce qui se dit et se fait ; ce peut être la valeur de tel aliment, les associations interdites ou autorisées en cuisine, ou dans les pratiques matrimoniales. Mais à ce sens commun, sa description rigoureuse va donner un nouveau sens : et ce sera le sens sémiotique. Il s'agira d'expliquer comment fonctionne ce sens commun, quelles grandes figures il dessine, quelles valeurs il exprime. Bref, il s'agira de montrer sur quelle grammaire fonctionne ce sens commun. On ne doit donc pas opposer sens commun et sens sémiotique : dans les deux cas, il s'agit bien de sens. Mais il s'agit par contre les hiérarchiser : le sens commun est l'objet du sens sémiotique.

Les hiérarchiser n'est évidemment pas facile, puisqu'ils sont de la même espèce. Raison de plus pour les distinguer avec soin !

M. Z. — *Dans Précis de sémiotique générale encore, le lecteur peut sentir cette difficulté que rencontre le chercheur à définir, au sein de la connaissance sémiotique, des limites claires pour une sémiotique générale. A votre avis, quels sont les mécanismes de cadrage théorique pour une quête des fondements d'une sémiotique générale, dans l'économie générale de la connaissance sémiotique ? Comment peut-on aller au-delà d'un « bricolage » de concepts, vers une construction des systèmes théoriques ?*

J.-M. K. — C'est une grave question : la sémiotique est chez elle partout, puisque le sens est son objet, et que le sens est partout. On ne s'étonne donc pas de la voir occuper un lieu où viennent converger de nombreuses sciences : anthropologie, sociologie, psychologie sociale, psychologie de la perception et plus largement sciences cognitives, linguistique, disciplines de la communication...

Mais étant partout, elle risque bien de n'être nulle part (et je confesse que c'est un soupçon qui me vient souvent à force de fréquenter des congrès et des colloques de sémiotique...). Ceci signifie-t-il qu'elle n'a pas de personnalité propre ? Il me semble qu'elle a bien une, de personnalité. Mais cette personnalité est triple.

D'une part, on peut se poser à propos du sens la question que j'ai évoquée en paraphrasant Leibniz : pourquoi le sens ? Pour y répondre, la sémiotique doit nécessairement se situer à un niveau très élevé de généralité, et ceci la fait cousiner avec la philosophie. Ou en tout cas avec certaines branches de la philosophie, comme l'épistémologie : celle-ci étudie les conditions du savoir, et le sens est évidemment une de ces conditions. Du coup, comme l'envisageaient tant Morris que Peirce, la sémiotique peut faire dialoguer toutes les autres disciplines — sciences exactes ou sciences de l'homme — en s'offrant à elles comme leur interface commune. Toutes, en effet, ont un trait en partage, un postulat : la signification. La sémiotique se donne donc cette mission propre : explorer ce qui est pour les autres un postulat. Mais en cela la sémiotique reste distincte de la philosophie : il ne saurait être question de bricolage. Car cette ambition de faire dialoguer les sciences ne dispense pas la sémiotique d'énoncer sa spécificité face à celles-ci. Sinon, il n'y aurait là qu'un simple slogan prétentieux.

Or, comme je l'ai déjà souligné, elle peut compter sur les sciences de la nature pour remplir cette mission ; des sciences dont on voit mal au nom de quoi il faudrait les écarter du dialogue envisagé. Le circuit de la signification prend son départ dans le monde naturel. Ce processus qui part des stimuli issus de ce monde et qui aboutit à l'élaboration des structures sémiotiques peut être nommé anasémiose. La sémiotique, loin d'être un phénomène sans lien avec le corps, tire donc son origine de celui-ci. Cet aspect de la corporéité du sens peut être qualifié de cognitif : le signe émerge de l'expérience, et ne saurait être étudié qu'à travers les interactions qu'il a avec son contexte (au sens large du terme, incluant l'expérience du monde et d'autrui).

La sémiotique a une seconde personnalité. Et ici, il faut sans doute écrire son nom au pluriel. Elle peut en effet se donner une série de tâches à l'allure plus modeste, mais dont la réalisation présente des difficultés qui ne sont pas petites. Voyons cela.

Si on convient d'appeler « langage » toute manifestation du sens, la science générale des langages est alors la sémiotique. La tâche de cette dernière sera alors

de prendre au sérieux la définition de la manifestation du sens comme langage. Il s'agira d'abord – et ce n'est pas une mince affaire – d'isoler les langages qui peuvent l'être (iconique, plastique, filmique, gestuel, artistique, etc.). Il faudra ensuite fournir une description puissante, explicative et pratique en même temps, de chacun de ces langages. Autrement dit, d'élaborer sa grammaire. Si le geste est un langage, celui-ci a-t-il des unités ? Comment ces unités sont-elles constituées dans une substance ? Se combinent-elles grâce à une syntaxe ? Et quelles sont les lois de cette syntaxe ? Avec quel appareil technique à la fois puissant et économique peut-on le mieux décrire ces lois, et surtout expliquer les phénomènes dont elles rendent compte ? Telles sont ici les questions qui se posent. Et on conçoit que les réponses, qui seront assez techniques, ne seront pas les mêmes pour chacune des sémiotiques : la syntaxe musicale n'est pas celle de l'icône visuelle...

Cette seconde mission, on l'a un peu oubliée aujourd'hui, au profit de la première et de la troisième, à laquelle j'arrive. Pourtant, c'est elle qui apparaissait comme la plus urgente, lorsque la sémiotique a constitué son champ disciplinaire, dans les années 60. Si on l'oublie aujourd'hui, ce n'est pas que la mission soit accomplie. D'autres raisons ont joué. Comme l'avènement d'une sensibilité post-moderne ; ou la défiance vis-à-vis du trop encombrant modèle linguistique...

Mais d'une part, entreprendre la troisième tâche n'est pas possible sans que celle-ci - la seconde - soit bien avancée. De l'autre, c'est seulement au moment de l'élaboration des modèles descriptifs et explicatifs que la sémiotique est vérifiable ou falsifiable, et donc qu'on peut la faire progresser, à travers des échanges et des discussions entre savants qui ne soient pas, disons, théologiques...

J'en viens rapidement à la troisième mission de la sémiotique : celle qui consiste à analyser les manifestations particulières du sens. On parlera ici de sémiotique appliquée. Celle-ci vise des objets particuliers – telle œuvre littéraire ou artistique, telle émission télévisée, etc. Elle peut évidemment viser des buts pratiques, comme la production de messages publicitaires, la formation des communicateurs, la mise au point de systèmes de communication économiques... Assez curieusement, nombre de travaux de sémiotique relèvent effectivement de ce troisième niveau : ce sont des analyses. Les dangers qui guettent ici la discipline sont connus : devenir une activité littéraire ou esthétique, bricolante, descriptive plus qu'explicative, s'occupant de tout sans se préoccuper de sa consistance épistémologique... Il est en tout cas étonnant de constater que la sémiotique a peu de retombées pratiques, par exemple dans le domaine du marketing, du design ou de la formation professionnelle. Les sémioticiens douterait-ils de l'utilité de leur discipline ?

M. Z. – Au moment où certains chercheurs pensent que la connaissance sémiotique, considérée comme science globale, est en marche de résorber les sciences, d'autres travaillent à abolir toute frontière entre la rhétorique et la

sémiotique. *La rencontre théorique entre la rhétorique et la sémiotique, comment peut-elle donner un souffle nouveau à la connaissance sémiotique?*

J.-M. K. — Si le signe émerge de l'expérience et s'il contribue ainsi à la connaissance — c'est le processus de l'anasémiose, ai-je dit —, il oriente également l'action ; produit par le contact avec le monde, le sens débouche aussi sur autre contact avec le monde. Ce deuxième aspect de sa corporéité peut, cette fois, être qualifié de pragmatique. La sémiotique doit donc aussi examiner le processus par lequel le sens débouche sur des actions affectant le monde extérieur : partenaires, nature, etc. Ce processus, pendant de l'anasémiose, peut porter le nom de catasémiose.

Si le premier aspect de la corporéité sémiotique n'a que récemment donné lieu à des études approfondies, la prise en considération de cette catasémiose est plus récente encore. Si l'on fait litière de l'exception notable de la rhétorique, qui a théorisé il y a plus de 20 siècles l'action symbolique sur autrui, il a fallu attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour voir affirmée — je cite ici Moeschler et Reboul — « l'idée selon laquelle le langage dans la communication n'a pas principalement une fonction descriptive, mais une fonction actionnelle ». Cette prise en considération a donné naissance à cette branche des sciences du langage qu'est la pragmatique.

Mais les rapports institutionnels entre sémiotique et pragmatique sont, encore à ce jour, des plus ténus. Nombre de pragmaticiens ne voient en effet dans la première que l'étude de relations fixes entre signifiants et signifiés, relations s'établissant à l'intérieur d'un code rigide et coercitif. Mais si on n'assigne pas à la sémiotique ce terrain bien étriqué, alors cette discipline a bien une nécessaire dimension pragmatique. L'énoncé n'est pas un sens pur mais aussi, entre autres choses, un moyen d'agir sur le monde et sur les partenaires; de modifier les représentations et les modes d'action de ces partenaires. On peut donc réintégrer la perspective pragmatique à la sémiotique et, sans crainte de se faire taxer d'impérialisme, affirmer que la pragmatique est la partie de la sémiotique qui voit le sens comme condition de l'action.

Il s'en faut toutefois de beaucoup que la pragmatique ait castré tout le champ de la « fonction actionnelle » des langages. La prise en considération de cette fonction s'est prudemment limitée aux actes effectués du seul fait de l'énonciation. Mais on comprendrait mal qu'une pragmatique complète ne prenne pas davantage en considération le perlocutionnaire et, au delà, l'action effective sur le monde.

La sémiotique doit donc se donner cette dimension pragmatique, qui constituera un de ses plus beaux chapitres. A ce chapitre, on peut donner bien des titres, mais il est vrai que le mot « rhétorique » a beaucoup pour lui : la tradition, bien sûr, mais aussi les résultats de maintes réflexions contemporaines.

Je réponds donc affirmativement à votre question : oui, la rhétorique peut féconder la sémiotique en la rappelant à quelque unes de ses tâches, qu'elle a un peu oubliées. On est en effet assez loin de la proposition de Saussure, qui faisait de la linguistique un paragraphe de la sémiologie, et de celle-ci un chapitre de la sociologie (de la psychologie sociale, disait-il). On a bien oublié aujourd'hui ces aspects sociaux. D'une part, un certain climat postmoderne, orienté vers l'individualisme, tend à les mettre entre parenthèses. D'autre part, ils ont été exclus par la tradition qui a permis de faire avancer la discipline. Le structuralisme, qui s'est révélé une technique descriptive extrêmement performante, a dû son efficacité à des sacrifices qu'il a faits : avec une indéniable pertinence méthodologique, la pensée structuraliste a érigé une muraille pour séparer les codes d'un côté, le monde et les acteurs de l'autre. C'était une séparation purement instrumentale méthodologique, et provisoire, qui a permis de faire progresser la connaissance des premiers. Mais certains, en une manœuvre idéaliste - voire spiritualiste - l'ont transformée en essence. Et ce qui a été un moteur puissant constitue aujourd'hui un frein. De sorte qu'il est temps aujourd'hui d'avoir l'audace de détruire cette muraille.

En s'ouvrant, la sémiotique devra également étudier comment les sémiotiques varient, dans le corps social, comme dans le temps et dans l'espace. En étudiant les changements des codes sémiotiques, elle répondra à un de ses objectifs : mettre en lumière le dynamisme de la sémiologie.

M. Z. — On peut caractériser notre époque de visuelle, puisque l'iconicité a fini par conquérir les divers domaines de la vie, de sorte que l'icône est devenue l'outil de communication par excellence, à tel point que la recherche d'une rhétorique du visuel paraît être l'une des préoccupations majeures de la recherche sémiotique, comme on peut le constater chez le groupe μ (Mu) . A quel point une sémiotique et une rhétorique du visuel peuvent-elles prétendre construire un système théorique apte à servir de modèle aux autres systèmes signifiants ?

J.-M. K. — Je ne pense pas qu'en droit, la sémiotique visuelle puisse plus « servir de modèles aux autres systèmes signifiants » que la linguistique ou la cartographie. Pourquoi bénéficierait-elle de ce privilège ?

Et d'ailleurs, la « sémiotique visuelle » n'existe pas ! Cette déclaration pourra évidemment paraître provocatrice, venant de celui qui préside *l'International Association for Visual Semiotics...* Mais je veux dire que prendre la locution au pied de la lettre débouche sur une absurdité du même type que celle que véhiculerait l'expression — inusitée, celle-là — de « sémiotique auditive ». De telles locutions présupposent dans chaque cas qu'il existe une discipline unitaire (c'est le sens du singulier de « sémiotique ») subsumant toutes les actualisations du sens lorsqu'elles se manifestent sur la base d'une même sensorialité (« visuelle »). Une « sémiotique

auditive » aurait ainsi à intégrer dans un cadre conceptuel unique la musique, la langue orale, les roulements de tam-tam, les sirènes de la protection civile, les sonneries du téléphone... Tandis qu'une « sémiotique visuelle » ferait de même avec les informations du code de la route, les films, les écritures, la peinture, la gestualité, les pavillons, la cartographie, les couleurs des poubelles sélectives, l'héraldique, les feux des navires, des voitures ou des avions, les logos publicitaires, l'ordonnance des vitrines ou des jardins...

Néanmoins, si une sensorialité ne définit jamais en soi une sémiotique, la « sémiotique visuelle », qui est pratiquée un peu partout, présente une certaine consistance sur le plan des faits. Et il est bien vrai que ses apports auront largement fécondé la recherche sémiotique au long de ces dernières années. D'une part, sémiotique visuelle aura permis et permet, mieux que certaines autres provinces de la sémiotique générale, le débat sur certains points majeurs de la discipline. Par exemple, sur le concept d'iconicité, ou encore sur celui de syntaxe. De l'autre, la tonalité polémique de ce que j'ai dit en commençant ne doit pas masquer un fait important : que la considération du canal n'est pas totalement indifférente dans une description sémiotique. En effet ce canal impose certaines contraintes à la production, la circulation et la réception des signes et des énoncés. Et un des apports de la sémiotique visuelle aura précisément été de réaffirmer le rôle des modalités sensorielles, et donc celui de la corporéité, dans l'élaboration du sens.

Le développement de la sémiotique visuelle aura permis de stimuler la recherche sur les points communs entre toutes les sémiotiques (on aura ainsi montré que les langages visuels ont bien une syntaxe, si l'on entend par syntaxe les lois qui régissent les combinaisons d'unités). Mais elle aura aussi permis de mettre en évidence les spécificités de chacune d'entre elles (la syntaxe iconique, pour poursuivre mon exemple, est un toposyntaxe, alors que la syntaxe linguistique est une chronosyntaxe). Cette recherche du genre proche et de la différence spécifique profitera, je l'espère, à toutes les sémiotiques.

Il faut encore souligner – et je sors ici un peu des termes de votre question – que la sémiotique visuelle a – ou du moins peut avoir – d'importantes retombées citoyennes : elle contribue en effet à la compréhension des images qui, comme vous le soulignez, sont si importantes dans notre culture. Songez qu'un écolier passe des milliers d'heures à apprendre les lois du langage au sens strict (car c'est bien de cela qu'il s'agit quand on lui apprend à lire des textes, à les analyser, à en produire...), mais qu'il n'en passe que quelques-unes à apprendre à lire des images ! Bien que l'on ne cesse de dire que nous sommes entrés dans une civilisation de l'image, toute se passe comme si on n'en avait pas encore tiré toutes les conséquences. Tant du point de la vue de la formation des spécialistes et que de celle des compétences du grand public. De ce point de vue, loin d'être dans une civilisation de l'image, nous sommes encore très largement dans une civilisation du livre traditionnel !